

Le Cap African Zeit(z)geist

Le 05/10/2017

Par Béatrice Brasseur



Installé au Cap, en Afrique du Sud, le Zeitz Mocaa est le plus important musée au monde consacré aux artistes africains du XXI^e siècle. - ©Iwan Baan

Avec le spectaculaire et tout nouveau musée Zeitz Mocaa, l'art africain contemporain reçoit enfin l'écrin et la reconnaissance qu'il mérite, à la hauteur de son incroyable talent.

L'art contemporain africain est sur le point de connaître le fantastique coup de projecteur et l'envolée du marché dont a bénéficié l'art chinois ces dernières années. Alors même que les expositions consacrées à la production africaine se multiplient à travers le monde (notamment à Paris, Londres et New York) et que galeries et foires se multiplient à Johannesburg et sur le continent, tous les regards se tournent vers Le Cap, en Afrique du Sud, et vers son nouveau musée, le Zeitz Museum of Contemporary African Art (Mocaa). À Pékin, en 2007, le baron Ullens avait créé le Ullens Center for Contemporary Art (UCCA), le premier musée privé dédié à l'art contemporain chinois. Au Cap, le millionnaire allemand Jochen Zeitz, ex-PDG de Puma, amoureux de l'Afrique - où il vit une partie de l'année - et de ses artistes, donne son nom au musée qui a ouvert ses portes le 22 septembre dans les anciens silos de la ville. Il s'agit du plus important musée au monde consacré aux artistes africains du xxie siècle et il en est le cofondateur.

Jochen Zeitz collectionne depuis 25 ans. En 2008, sa rencontre avec l'artiste, historien d'art, auteur et conservateur Mark Coetzee lui offre une nouvelle perspective. Via la Fondation Zeitz, il va constituer, avec une visée muséale et un appétit d'ogre, une collection d'oeuvres allant de 2000 à aujourd'hui, signées d'artistes du continent entier aussi bien que de la

diaspora, et exprimant l'Afrique à travers toutes les disciplines. « Le continent, c'est 54 pays, plus d'un milliard d'habitants, une scène artistique intense, vibrante, exceptionnellement créative mais avant nous, aucune institution, aucun musée n'existait pour la présenter au public, la documenter, l'analyser, la promouvoir, la conserver. C'est la vocation du Zeitz Mocaa », explique Jochen, cheveux et barbe en bataille, jean, pull et regard fatigués par une nuit sans sommeil, la dernière avant le pre-opening réservé à la presse. « Nous redonnons la parole aux Africains. Le musée permet aux artistes qui interrogent les problématiques actuelles du continent d'être enfin vus, ici-même, par leur public. Nous espérons qu'il inspirera aussi de nouvelles générations de plasticiens. Ce qui se crée ici va enfin pouvoir rester ici... ou y revenir », souligne Mark Coetzee, directeur et commissaire principal du musée. Le Zeitz ou le récit de l'Afrique telle qu'elle se crée et se vit aujourd'hui, à travers les regards des artistes.



Le Zeitz Mocaa a pris place dans les silos à céréales d'un ancien site portuaire du Cap. - ©Iwan Baan

« Bilbao a son Guggenheim, Londres sa Tate Modern... toutes les villes aujourd'hui veulent avoir leur musée d'art contemporain », rappelle Thomas Heatherwick, l'architecte britannique du Zeitz Mocaa. Il cite à dessein ces grandes institutions pour signifier que le Zeitz est, pour le contenu et le contenant, lui aussi de classe mondiale. « Sauf qu'ici, nous n'avons pas voulu construire un nouveau truc qui brille... ». Zeitz cherchait un écrin permanent pour sa fondation. Le gestionnaire privé du V&A Waterfront, un ancien site portuaire fiché entre l'océan et la fameuse Montagne de la Table - l'emblème du Cap -, gentrifié depuis la fin des années 1980 avec marina, boutiques, salles de concert, hôtels et appartements luxueux et ferrys pour Robben Island où fut détenu Mandela, cherchait désespérément un avenir à ses silos. Vingt-quatre millions de visiteurs arpentent le Waterfront chaque année, locaux et touristes internationaux, tous indifférents à ce site désaffecté d'où étaient exportées jadis des céréales vers le monde entier. Cent dix-huit monstrueux tubes de béton, hauts de plus de 30 mètres, un patrimoine décrépit oblitérant la mémoire des Capetowniens aussi sûrement que le paysage. Leur réhabilitation aura coûté 38 millions de dollars (l'extension de la Tate Modern près de dix fois plus) et elle est spectaculaire. Débarrassé de sa peinture crasseuse, le béton des années 1920 a révélé une peau d'une étonnante douceur qui rappelle l'adobe. À l'intérieur, 6 000 mètres carrés de surfaces d'exposition ont été créés, répartis en une centaine de salles sur un plancher total de 9 500 mètres carrés. « J'ai analysé le bâtiment sous toutes ses

coutures pendant un an, raconte Thomas Heatherwick. Il fallait créer un coeur au milieu de tous ces espaces tubulaires confinés et cloisonnés. La solution a été d'évider les silos par des coupes incurvées et non pas droites pour briser la verticalité ». La forme et la structure données à ces ouvertures lui ont été inspirées par un témoin de l'époque, un minuscule grain de maïs retrouvé sur place et agrandi à l'échelle des neuf étages. « La lumière, nous l'avons fait entrer par des fenêtres aux vitres bosselées à 54 facettes. C'est comme si l'on avait injecté du verre en fusion dans du grillage métallique, ceci pour donner une idée de la pression qui existait dans ces bâtiments du fait même de leur construction ». À l'extérieur, une silhouette austère et massive, coiffée de baies vitrées miroitantes semblables à des vitraux XXL. Rien qui annonce la surprise qui vous aspire sitôt le seuil franchi. Celle que procure le gigantesque atrium, dont l'élévation tout en courbes évoque tour à tour une grotte aux anfractuosités béantes et inatteignables, les tuyaux d'un orgue de cathédrale, les alvéoles d'un insecte antédiluvien, des organismes unicellulaires géants, les montres molles de Dali, les cloisonnés japonais. Deux ascenseurs vitrés procurent une sensation quasi spéléologique. « Il fallait briser l'inertie traditionnelle des halls », explique l'architecte. L'effet est saisissant, la liberté d'expression architecturale totale dans une contrainte maximale. « Du projet à la fin de chantier, trois ans seulement. On n'a jamais été aussi rapides ! », confie Heatherwick. Au centre de l'atrium plane et tournoie la pièce maîtresse qui anime cet espace phénoménal, l'étrange dragon impundulu Zonke Ziyandilenda (All the Lightning Birds Are After Me) du Sud-Africain Nicholas Hlobo, présenté à la Biennale de Venise en 2011.



Le Zeitz Mocaa. - ©Iwan Baan

Le parcours permanent sur deux niveaux déroule les oeuvres d'artistes majeurs tel le sud-africain Athi-Patra Ruga, exposé à la Fondation Vuitton en 2017 (« Art/Afrique : le nouvel atelier »), les photographies du zimbabwéen Kudzanai Chiurai et du béninois Leonce Raphael Agbodjelou, celles de Mohau Modisakeng et son soldat à la colombe, les autoportraits moqueurs de Thania Petersen, du kenyan Cyrus Kabiru et ses lunettes masques (Mark Coetzee rappelle que l'art de la photo est intimement lié à l'identité sud-africaine et qu'elle a été le témoin de l'apartheid), les installations des sud-africaines Lungiswa Gqunta et Mary Sibande, et les saisissantes pièces de Nandipha Mntambo, peaux d'animaux moulées sur des corps féminins, attirantes et répulsives, d'une puissance et d'une beauté implacables. Autant d'oeuvres qui interrogent l'Afrique, son héritage, ses défis, ses aspirations, ses désespoirs, ses

conflits sociaux ou armés, le corps des femmes... La gabonaise Owanto retravaille un cliché noir et blanc datant des années 1930 montrant une toute jeune fille, presque encore une enfant, assise sur le sol, tête baissée, jambes écartées, et dépose une irradiante fleur jaune sur son sexe qu'on devine mutilé. Deux niveaux sont consacrés aux expositions temporaires (home made ou accueillies), auxquels s'ajoutent un centre dédié aux performances (les premières créations seront consacrées au corps féminin noir et à sa fétichisation), un autre à l'image (vidéo et nouveaux médias), le Roger Ballen Foundation Centre for Photography, un laboratoire de la conservation (l'ambition est de former de jeunes professionnels africains)...



Le Zeitz Mocaa. - ©Iwan Baan

La visée pédagogique (le musée est gratuit en permanence pour les moins de 18 ans et le mercredi matin pour tous les ressortissants africains) est clairement revendiquée et coupe court aux critiques émises sur le choix du Cap, une ville dont la démographie ne reflète pas celle du continent.

Jochen Zeitz est connu pour avoir fait renaître la marque Puma de ses cendres, il en fut nommé pdg à 30 ans (il en a 54) et sous sa direction, l'action a grimpé de 4 000 %. Il a eu le flair de prendre sous contrat des équipes sportives africaines quand personne ne s'y intéressait (de là sa découverte et son coup de foudre pour le continent) ainsi qu'un jeune athlète jamaïcain ultra doué nommé Usain Bolt... On connaît la suite.

En plus de prêter les oeuvres de sa fondation pour vingt ans, Zeitz abondera (avec le V&A Waterfront) au budget du musée pour son fonctionnement et l'enrichissement permanent du fond, sur dix ans. Le Zeitz Mocaa se veut, selon le mot de son cofondateur, « le phare de la création africaine ». Il brille déjà de toute sa classe et s'apprête à devenir le nouvel emblème du Cap, entre la Montagne de la Table, joyau naturel immémorial, et Robben Island, vestige de l'apartheid honni. Du jardin de sculptures de l'hôtel de luxe Silo, qui coiffe le musée et

accueille sur sa terrasse quelques oeuvres de la collection Zeitz, on embrasse du regard les deux.



Kalasi Ki Nduenga, Chéri Samba, 2005. - ©Zeitz Museum of Contemporary Art Africa



Conflict Resolution, Kudzanai Chiurai, 2012. - ©Zeitz Museum of Contemporary Art Africa

Zeitz Mocaa, V&A Waterfront, Silo District, Le Cap. Tél. : 087 350 4777
www.zeitzmocaa.museum

<https://www.lesechos.fr/serie-limitee/culture/arts/030658169093-le-cap-african-zeitzeist-2119818.php#QizRRr57iEYKZXFP.99>